

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

### LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

XI

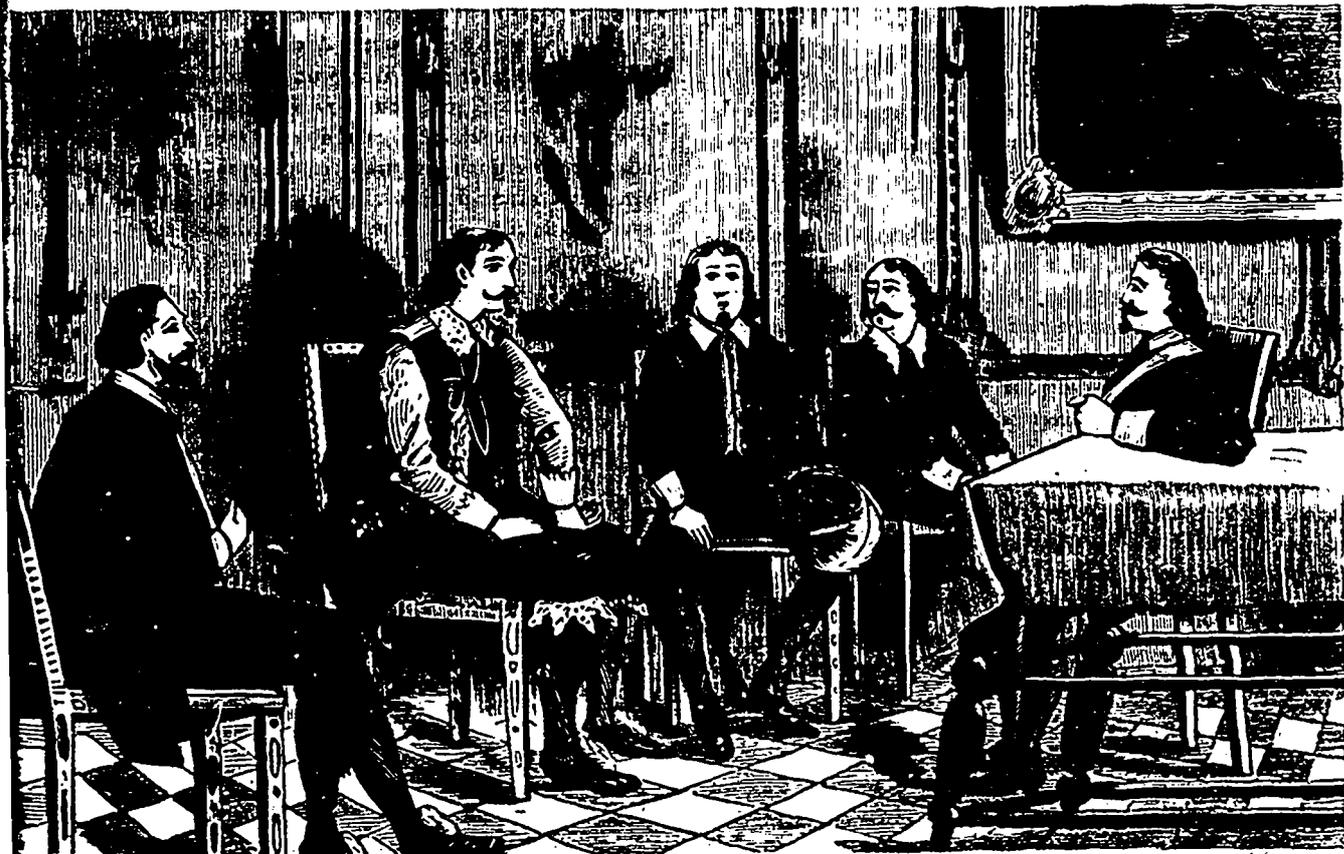
LE CAPITAINE VATAN ÉPROUVE UNE FOULE DE SURPRISES PLUS SINGULIÈRES LES UNES QUE LES AUTRES

— Ainsi, quant à présent, cette dame est heureuse ? de-

présenter à lui quand je voudrai, j'ai la certitude d'être bien reçu ; je guette une occasion propice qui ne saurait manquer de venir bientôt.

— Alors, que comptez-vous faire ?

— Devenir l'ami du comte, son chien, son esclave, s'il le faut ; — l'ouvoir ainsi protéger sa femme contre tous ; — même



AVOUEZ, MESSIEURS, DIT-IL, QUE VOUS NE M'ATTENDIEZ GUÈRE ?

da Double-Épée, afin de ramener la conversation sur son ain.

— Oui, mais je crains que ce bonheur soit bientôt troublé ou détruit ; j'ai résolu de veiller sur elle et de la sauver du danger, coûte que coûte ; elle se croit la fille de l'homme qui l'a séduite et qui aujourd'hui est mort. Jamais aucune allusion n'a été faite, aucune confidence risquée à propos du crime auquel elle a survécu. Son mari partage son ignorance. Ma position est donc des plus claires, puisque je suis seul maître de mon secret. C'est le hasard m'a favorisé en me fournissant l'occasion de sauver sa vie au comte son mari, car elle est comtesse. Je puis me

contre lui, le cas échéant. Je te l'ai dit, je veux qu'elle soit heureuse.

Il fit une pause, sembla réfléchir un instant, puis il reprit :

— Maintenant, écoutez-moi, mes enfants, voici le pacte que je vous propose, pacte auquel toi, Clair-de-Lune, tu es contractant de souscrire. Car la plus lourde part du crime pèse sur ta conscience.

— Et auquel je souscris, capitaine, de tout cœur et sans arrière-pensée, quelles qu'elles doivent être pour moi, plus tard, les conséquences.

— Moi aussi, j'y souscris, mon parrain ; non-seulement parce

quo vous avez été le protecteur constant de ma famille et que je cherche tout simplement une occasion de ma mettre au feu pour vous. Maintenant, faites à votre guise. Vous me trouverez toujours prêt à vous obéir ou à vous aider, sur un mot, sur un regard, je le jure !

— Bien, mes enfants, je n'attendais pas moins de vous, dit le capitaine en leur serrant la main avec attendrissement. Trois cœurs dévoués comme les nôtres, qui n'ont qu'une seule volonté, doivent briser tous les obstacles et atteindre le but qu'ils se proposent, surtout lorsque ce but est honorable, car Dieu veille sur eux. C'est dit, nous sommes trois et nous sommes un !

— Trois en un, un en trois, oui capitaine.

— C'est entendu, mon parrain.

— Maintenant, je n'ai plus besoin de garder de secret pour vous ; je veux vous apprendre le nom du comte, ce sera votre première récompense ; ce nom est depuis des siècles révéralé dans notre vieille province de Limosin ; les deux personnes auxquelles nous nous dévouons se nomment : Le comte Olivier du Luc, et la comtesse Jeanne du Luc.

— Le comte du Luc ! s'écria Double-Épée, le fils de celui qui fut si bon pour ma famille !

— Lui-même !

— Ah ! pardieu ! nous jouons de bonheur, s'écria Clair-de-Lune à son tour ; la famille du Luc a toujours été la providence des malheureux.

— C'est juré ! capitaine.

— Quant à ce brevet de lieutenant, il n'est que conditionnel ; je suis riche, je n'ai besoin de rien. Le chevalier du guet est mon ami ; il m'a de grandes obligations ; sur ma demande, il m'a donné ce brevet pour ma sauvegarde, m'en servir au besoin, sans être astreint à quoi que ce soit. Vous n'avez donc rien à en redouter, au contraire ; il est pour vous plutôt une protection qu'un épouvantail ; il me permettra de vous prévenir si la police tentait quelque chose contre vous ; seulement, au nom du ciel ! soyez prudents, mes enfants ; songez que nous avons maintenant une mission sacrée à remplir ; voyez, fûrez, écoutez ; mais pas un mot, pas un geste qui puisse donner l'éveil. Que le comte surtout ne soupçonne pas cette protection occulte ; sans cela, tout serait perdu. Vous m'avez bien compris, n'est-ce pas !

— Parfaitement ! répondirent-ils d'une seule voix.

— Vous avez sans doute quelques soupçons, capitaine ? demanda Clair-de-Lune. Sans cela, vous ne mettriez pas autant d'activité à cette affaire.

— Oui, j'ai des soupçons graves même, mais en fait, je ne sais rien absolument, ce qui me damne ! Le comte du Luc, qui jusqu'à présent s'était obstiné à vivre avec sa femme, retiré dans son château, sans vouloir s'occuper de politique, semble tout à coup, sans qu'on sache pourquoi, avoir changé de manière de voir. Il a subitement renoncé à cette existence calme et heureuse ; il a renoué avec les Huguenots, et est devenu un de leurs chefs. Il a même, m'a-t-on dit, été choisi par eux pour être un des députés du parti, chargés de faire des remontrances à la reine-mère.

— J'ai entendu parler de ces remontrances ; les gentils-hommes qui fréquentent ma maison en ont parlé devant moi. Il paraît que les affaires s'embrouillent en haut lieu.

— Beaucoup, mais cela me serait égal, si le comte ne se trouvait pas mêlé à tout ce gâchis. Au diable la politique et les politiciens !

— Est-ce que vous êtes encore de la religion, vous, capitaine ?

— Moi ! fit-il en haussant les épaules avec un sourire ironique : je suis de toutes les religions, afin de n'en professer aucune. Est-ce que j'ai le temps de songer à ces fadaïses ? Je fais aussi un peu de cas de la messe que du prêche. Ce sont des attrapenigauds, bons à piper les niais.

— C'est ce que j'ai toujours pensé ; dit Clair-de-Lune d'un air convaincu.

— Ce soir, lorsque tu t'es si malencontreusement promené dans mes poches, sur le Pont-Neuf, j'écoutais la conversation de deux faquins qui causaient oreille à oreille. Ils ont plusieurs fois prononcé le nom du comte du Luc. La mine de ces Plumets ne me revient pas. Ils doivent manigancer quelque trahison. Mais laquelle ? Voilà ce qu'il serait important de savoir.

— Je vous ai promis de vous les faire retrouver quand il vous plairait, capitaine ?

— Je le sais bien ; c'est ce qui me console un peu de les avoir laissés échapper. Pourvu que je ne les retrouve pas trop tard !

— Tout de suite, si vous le désirez, capitaine, je sais où ils sont ?

— Rien ne presse quant à présent ; le comte n'est pas à Paris. Un dernier mot : il se peut que nous soyons parfois contraints de nous déguiser ou de nous expédier des émissaires ; afin d'éviter tout malentendu, celui de nous qui, dans un cas urgent, adressera quelqu'un à un autre ; celui à qui le courrier sera adresser, devra, avant de rien lui confier, l'interroger, de façon à ce que dans sa réponse l'envoyé soit contraint de faire entrer ces trois mots : « Paris, Douleur, Plaisir, »

— Paris, douleur, plaisir, c'est entendu, ce sera le mot d'ordre.

— Oui, de plus une plume rouge et noire à son feutre.

— Très-bien !

— Maintenant, mes enfants, ils se fait tard, séparons-nous. S'il surgissait quelque chose de nouveau, vous savez où me trouver.

— Nous vous ferons un bêt de conduite, capitaine.

— C'est cela venez !

Ils se levèrent, prirent leurs feutres, leurs manteaux, leurs épées et sortirent.

## XII

OU MONSIEUR DE BASSOMPIERRE JOUE UN TOUR ASSEZ DROLET AU DUC DE LUYNES

Quelques jours s'écoulèrent sans amener de changements dans la situation de nos divers personnages.

Le comte Olivier du Luc était revenu à Paris ; ses journées s'écoulaient presque entières à l'hôtel du duc de la Force, où se trouvait le quartier général de ceux de la Religion.

Une grande inquiétude régnait dans le parti.

Les bruits les plus contradictoires, mais tous d'une teinte assez sombre, couraient tout bas sur les intentions de la cour.

L'audience avait plusieurs fois été différée.

La Reine, disait-on, atermoyait ainsi afin de se mettre en mesure de sapper un grand coup contre les chefs du parti protestant.

Le duc de Luynes avait fait entrer deux régiments suisses à Paris. Ces régiments campaient dans les faubourgs, prêts à descendre au premier signal dans la ville.

Le roi Louis XIII, revenu depuis quelque jours de Saint

Germain, vivait retiré dans le Louvre, sans que personne, excepté le duc de Luynes, son favori, et l'Angély, son fou en titre, pût approcher de lui.

La reine-mère de son côté agissait absolument de même. Les courtisans étaient aux abois ; ils ne savaient plus à quel saint se vouer ; ils ne comprenaient rien à cette éclipse générale.

Fait beaucoup plus sérieux et qui, dans les circonstances présentes, avait une signification terrible, le parlement avait reçu, disait-on, l'ordre exprès du Roi d'instruire par contumace le procès du duc de Rohan comme fauteur de désordres, ennemi du roi et de la religion catholique et traître au pays.

Heureusement pour le duc de Rohan, il se tenait sur ses gardes ; nul ne connaissait sa retraite, quoique cependant on le soupçonnait fort d'être caché dans Paris même.

Bien que M. Bassompierre fût un catholique connu et qu'il n'eût aucunement l'intention de quitter le parti du roi, la haine qu'il nourrissait contre le duc de Luynes, et surtout l'amitié qu'il portait à quelques-uns des chefs huguenots, particulièrement au duc de la Force, un de ses plus anciens amis, l'engageaient à aviser ceux-ci de tout ce qui se tramait contre eux, afin qu'ils priassent leurs précautions.

Voici quelle était la situation des choses lorsqu'un matin, vers dix heures, au moment où la plupart des chefs de la religion étaient réunis dans le grand salon de l'hôtel de la Force, le majordome annonça M. de Bassompierre.

Cette annonce, faite à l'improviste à une heure aussi matinale, causa une surprise générale aux gentilshommes qui se trouvaient là.

M. de Bassompierre assistait tous les matins au lever du roi ; il était trop bon courtisan pour faillir à ce devoir, manquer par son absence l'occasion d'être remarqué de son maître, d'arrêter au passage quelques-uns des sourires dont celui-ci gratifiait ses intimes.

Quel motif assez impérieux avait engagé M. de Bassompierre à abandonner le Louvre ? Venait-il annoncer une mauvaise nouvelle ? Était-il porteur d'un ordre du roi ?

M. de la Force et ses amis se perdaient en conjectures.

Mais leur surprise se changea en inquiétude lorsqu'ils aperçurent le visage sombre du gentilhomme qui entra, les sourcils froncés et les yeux inquiets.

Après les premiers compliments, Bassompierre s'assit dans un fauteuil qu'on lui avait réservé à la droite du duc de la Force, et fixant un regard narquois sur les assistants :

— Avouez, messieurs, dit-il, que vous ne m'attendiez guère ?

— C'est vrai, mais vous n'en êtes pas moins le bienvenu, mon cher colonel, répondit le duc.

— Meroi, je prends votre compliment pour ce qu'il vaut, mon cher de la Force, c'est-à-dire pour une simple politesse. N'est-ce pas, messieurs, que vous voudriez bien me voir au diable en ce moment ?

— Comment pouvez-vous supposer cela ?

— Pardieu ! je viens tout bêtement me jeter comme un obier mouillé au milieu de vos conciliabules. Mais, ajouta-t-il en riant, tenez-vous bien, messieurs les conspirateurs. Je me trompe fort où le roi se prépare à vous tailler les croupières.

— Le roi ?

— Ou son favori ; n'est-ce pas la même chose ?

— Il, a donc du nouveau ?

— Enormément. Me serais-je dérangé sans cela ?

— Ainsi, c'est à cause de...

— Pardon, mon cher duc, n'allons pas si vite, s'il vous plaît, interrompit-il avec son éternel sourire, je viens d'abord en ambassadeur.

— En ambassadeur ?

— Ma foi, oui ! je suis chargé d'une mission de Sa Majesté le roi Louis treizième ; il est vrai que cette mission, je pouvais aussi bien la remplir dans deux heures que maintenant, rien ne pressait. Mais je tenais à vous annoncer mes nouvelles le plus tôt possible. Voilà pourquoi j'arrive à cette heure matinale. Ces nouvelles ne sont pas couleur de rose, je vous en avertis.

— Nous le croyons facilement. De qui les tenez-vous ?

— D'une personne bien informée, n'ayez peur, du roi lui-même.

— Du roi ! s'écrièrent-ils avec étonnement.

— Mon Dieu ! oui ; ce matin mon service m'appela au Louvre de meilleure heure que d'habitude, vous savez que deux régiments suisses sont logés dans les foubourgs ?

— Vous nous avez fait l'honneur de nous le dire avant-hier.

— Eh bien ! trois autres sont arrivés cette nuit.

— Trois régiments suisses ?

— Tout autant ; or, comme j'ai l'honneur, ainsi que vous le savez, d'être colonel général des Suisses, je me suis ce matin rendu au Louvre, afin de demander au roi en quel endroit il désirait que ces nouvelles troupes fussent logées. Sa Majesté était occupée à battre avec ses doigts contre les vitres d'une des fenêtres de sa chambre à coucher je ne sais quelle marche impossible, tout en se disputant avec l'Angély, son fou en titre d'office ; dès qu'elle m'aperçut, Sa Majesté accourut vers moi en me faisant son plus gracieux sourire : « — Ah ! vous voilà, Bassompierre, me dit-elle ; soyez le bienvenu, mon ami, je m'ennuie à mourir. » Vous savez que le roi s'ennuie toujours et partout. « — Oui, continua Sa Majesté, l'Angély est insupportable ce matin ; j'ai bien envie de le renvoyer dans les écuries de monsieur de Condé. » — Pourquoi faire sire ? reprit aussitôt le fou, j'étrilles aussi bien les ânes que les chevaux ; et il ne manque ni des uns ni des autres dans vos antichambres. » Cette saillie fit rire le roi. Le voyant de bonne humeur, je lui parlai des Suisses. « — Bon ! me demanda-t-il, où sont-ils ? — A Pantin et à Montmartre. » — Laissez-les cantonnés, peut-être n'en aurons-nous pas besoin ; et, à propos ; remarquez, messieurs, de quelle façon cet à propos est placé ; à propos, continua donc le roi, vous êtes toujours bien avec ces messieurs de la religion ? Je voulus répondre, le roi ne m'en laissa pas le temps : « — Je ne vous accuse pas, Bassompierre, continua-t-il vivement, je vous sais fidèle et loyal ; je constate, voilà tout ; il est donc inutile de vous défendre ; faites-moi le plaisir d'aller les trouver ; vous leur annoncerez que demain ma mère les recevra à huit heures du matin. »

— A huit heures du matin ! s'écria le duc de la Force avec surprise.

— Je fis humblement à Sa Majesté l'observation que l'heure était un peu matinale ; voici la réponse du roi : Je le sais, mais je pars à neuf heures pour Saint-Germain et je veux être présent à cette audience.

— Peu importe l'heure, dit le comte de Luc, le principal est que Sa Majesté nous reçoive.

— C'est vrai, mon cher comte ; mais savez-vous quelles

sont les personnes qui, en sus de Leurs Majestés, seront présentes ?

— Monsieur...

— Monsieur le duc de Luynes et Sa Grandeur Mgr l'évêque de Luçon, c'est-à-dire les deux ennemis les plus acharnés de votre religion.

— Oh, oh ! que veut dire cela ? fit le duc.

— Tout simplement que vous devez vous attendre à être mal reçus ; heureux encore si vous n'êtes pas arrêtés séance tenante.

— Le croyez-vous possible ? Pensez-vous qu'ils oseraient faire un tel éclat ?

— Peut-être oui, peut-être non, je ne jurerais de rien ; dans tous les cas, vous voilà prévenus ; c'est à vous de prendre vos précautions et d'agir en conséquence. Surtout, méfiez-vous de l'évêque de Luçon ; ce prêtre m'effraie ; il prend des proportions immenses, sa faveur augmente avec une rapidité extraordinaire ; il est question de le nommer cardinal.

— Cardinal, lui, l'évêque de Luçon !

— Oui, messieurs ; et souvenez-vous de mes paroles. Si un jour cet homme remplace de Luynes, car le roi ne peut se passer de favori ; si, dis-je, ce prêtre remplace de Luynes, une fois qu'il tiendra le pouvoir entre ses mains il ne le lâchera plus qu'avec la vie ; et, si incroyable que cela vous paraisse, il vous fera regretter la tyrannie de Luynes.

— Oh ! vous allez trop loin, monsieur de Bassompierre.

— Mais non, je vous jure ; vous verrez plus tard ; qui sait ? Peut-être, moi qui vous parle, regretterai-je plus que vous tous ce pauvre connétable ! pourtant, Dieu m'est témoin que je le hais bien (1). Maintenant messieurs, que comptez-vous faire ? Vous savez qu'avec moi, vous pouvez parler net ; voyons, duc, qu'en pensez-vous ?

— C'est à ces messieurs à répondre et non pas à moi, mon cher Bassompierre.

— Soit !

— Notre réponse sera courte, dit le comte du Luc en se levant ; les chefs de la religion ont désigné des députés qu'ils ont chargés de faire respectueusement parvenir leurs griefs au pied du trône. Ces députés ont accepté un mandat sacré. Quoi qu'il leur puisse advenir, leur honneur et leur conscience leur ordonnent de remplir ce mandat jusqu'au bout.

— Bien ! monsieur le comte du Luc, s'écria le duc de la Force en lui serrant les mains, tandis que les autres députés se pressaient autour de lui, un homme de votre sorte ne pouvait faire une plus fière et plus noble réponse.

— Tout cela est très-bien, mes honorables amis, reprit Bassompierre en hochant tristement la tête ; pardieu ! moi aussi, je savais que telle serait votre réponse. Elle n'a rien qui m'étonne de votre part ; mais je ne vous ai pas encore vidé complètement mon sac aux nouvelles.

— Il y a-t-il donc autre chose encore ?

— Certes il y a autre chose, messieurs ; de graves et de terribles choses même, vive Dieu ! sur mon honneur après m'avoir entendu, je crois que vous ferez bien de réfléchir avant de prendre une résolution définitive.

(1) On sait comment se réalisa cette prophétie : Le maréchal Bassompierre fut mis à la Bastille par Richelieu. Il n'en sortit qu'à la mort du cardinal c'est-à-dire au bout de 12 ans, en 1643.

— De quoi s'agit-il donc, monsieur ? lui demandèrent les gentilshommes protestants avec la plus vive inquiétude.

— Eh ! vive Dieu ! messieurs, il s'agit de monsieur le duc de Rohan !

— Vous dites ?

En ce moment une porte secrète adroitement dissimulée dans la boiserie s'entr'ouvrit doucement sans que nulle des personnes présentes le remarquât.

— Jodis, messieurs, reprit Bassompierre, que le roi, ce qui lui arrive rarement, était en verve ce matin ; après m'avoir donné la commission que vous savez, il me regarda entre les yeux de cet air goguenard qui lui est particulier, et avec un sourire pâle qui ressemblait à s'y méprendre à une grimace : « — Or çà, Bestein (1), mon ami, me dit-il, n'êtes-vous pas de Lorraine ? — J'ai cet honneur, sire, répondis-je ne sachant pas où il en voulait venir, car personne mieux que le roi ne connaît la généalogie des grandes familles de France. « — Ah ! reprit-il, les princes lorrains ont donné bien de la tablature à notre pauvre France, depuis François II jusqu'au roi Henri IV, mon honoré père, et il soupira. Le ou les grands Henri de Guise ont, l'un après l'autre, bien chagriné mes prédécesseurs. Grâce au ciel, nous en avons fini avec eux aujourd'hui, il s'arrêta, me regarda fixement et reprit avec amertume

« — A présent c'est au tour de la Bretagne à nous envoyer un grand Henri. Qu'en pensez-vous, Bassompierre, mon ami ? Mais cette fois ce n'est plus Henri de Guise, c'est Henri de Rohan ; il est prince aussi celui-là : heureusement, il ne descend pas de Charlemagne. Sa généalogie est plus claire que celle des autres : on sait au moins à quoi s'en tenir. Et puis, le royaume n'est plus tombé en quenouille, n'est-ce pas, Bassompierre ? La reine Catherine de Médicis est morte, bien morte ; nous avons un parlement qui nous obéit et rend des arrêts. Allez au parlement ! mon ami, allez au parlement ! et vous en apprendrez long sur le compte du grand Henri de Rohan, le pourfendeur de géants, le Macchabée des protestants ! Tout en parlant ainsi le roi me poussait doucement vers la porte, et finalement il me tourna le dos en me riant au nez.

— Eh ! bien, demandèrent tous les gentilshommes avec anxiété.

— Eh ! bien ? messieurs, j'ai suivi le conseil du roi, n'ayant rien de mieux à faire, je suis allé au Parlement.

— Et ? ...

Cette interrogaton lui fut posée à la fois par toutes les bouches.

— Et l'arrêt est rendu.

— Parfaitement, j'ai même eu l'heureuse chance d'arriver au moment où monsieur le premier président se levait et allait commencer la lecture. En m'apercevant, il m'a fait la galanterie d'attendre que je fusse convenablement assis pour bien entendre.

— Et c'est une condamnation ?

— Pardieu !

— Faites-nous connaître l'arrêt ?

— Vous le voulez ?

— Nous vous en supplions.

— Soit ! je n'ai rien à vous refuser ; seulement je passerai les considérations ?

— Passez, passez.

(1) Dans l'intimité, le roi Louis XIII nommait ainsi M. de Bassompierre.

— Done, voici la chose dans toute sa naïve horreur. Écoutez bien, messieurs, sur ma foi, cela en vaut la peine !

Bassompierre prononça ces paroles d'une voix sourde, avec une émotion contenue.

Tous les assistants, penchés vers lui, écoutaient avec recueillement. On aurait, dans cette salle, où étaient réunies vingt personnes, entendu, tant le silence était profond, vibrer les ailes d'une mouche dans son vol bizarre.

Par l'entrebâillement de la porte secrète se penchait une tête fine, intelligente et fière, dont les grands yeux bleus étaient avidement fixés sur le gentilhomme lorrain.

Celui-ci secoua la tête à deux ou trois reprises, et, faisant un effort sur lui-même, il reprit après une courte pause, d'une voix que malgré sa volonté, l'émotion brisait et rendait pâtesse ;

— Vive Dieu ! il faut en finir. Donc, voici l'arrêt : Le duc Henri de Rohan, prince de Léou, est condamné à mort.

— A mort ?

— Mais, comme il est en fuite, il sera provisoirement exécuté en effigie.

— Oh ! c'est affreux !

— Ce n'est pas tout, messieurs, un peu de patience.

— Quoi donc encore ?

— Ceci, et c'est le plus sérieux ; la tête du duc de Rohan est mise à prix.

— Comment, le duc est placé hors la loi, sa tête est mise à prix ! Quel est l'infâme qui osera le trahir ?

— S'il n'y prend garde, il s'en trouvera, messieurs, n'en doutez pas ; la somme est ronde.

— Que voulez-vous dire ?

— Messieurs, au nom du roi, le parlement offre au dénonciateur quel qu'il soit, ces mots sont soulignés, une somme de cent cinquante mille écus.

— Oh ! firent-ils avec stupeur.

— Aussi, mon cher Henri, continua tranquillement Bassompierre, en se tournant tout à coup vers la porte secrète, si vous m'en croyez, vous vous cacherez mieux que vous ne le faites, sinon, vous serez bientôt arrêté, mon ami.

— Pardieu ! mon cher Bassompierre, dit gaiement le duc de Rohan en ouvrant tout à fait la porte et s'approchant vivement de lui, c'est affaire à vous de deviner les secrets...

— Qu'on ne me cachait point, n'est pas, Henri ? lui répondit-il affectueusement.

— Est-ce donc de vous dont je dois prendre souci ?

— Non ; mais vous devez, mon ami, vous garder des autres. Pardieu ! dans quinze jours, nous échangerons sans doute des mousquetades ; mais, avant cela, je suis heureux de vous avoir serré la main une fois encore.

— Et moi donc ! mon cher Bassompierre !

— Bien ! Maintenant, ne nous attendrissons plus ; songeons à vous : « fugit irreparabile tempus », comme disait mon vieux gouverneur, un brave homme qui savait parfaitement le latin et qui n'a jamais pu me l'apprendre. Il faut fuir Henri.

— Fuir ! s'écria-t-il en se reculant avec indignation.

— Priez-le, messieurs, faites-lui comprendre que tout l'espoir de la religion gît en lui ; peut-être lui ferez-vous entendre raison, quant à moi, j'y renonce.

Tous les gentilshommes se pressèrent alors autour du duc et lui adressèrent les plus ferventes prières.

Le duc écoutait en souriant, secouait la tête et ne répondait rien.

— Voyons ! il faut en finir ! s'écria tout à coup Bassompierre avec impatience. Écoutez, Henri, ou, vous laissant dominer par un orgueil mal placé vous resterez et serez arrêté, ou...

— François, interrompit le duc, si tout autre que vous me parlait ainsi !...

— Vous le turiez, c'est convenu ; mais, vous ne me turez pas, Henri ; avec votre permission, je continue. Vous fuirez pour vous venger ; vous mort, votre parti est anéanti à jamais. Vivant et libre, au contraire, vous pouvez vaincre. Abandonnez-vous vos amis qui vous ont tout sacrifié, qui sont prêts à mourir pour vous ?

Il y eut un court silence.

Le duc releva la tête ; ses yeux étaient pleins de larmes.

— Vous avez été rude pour moi, François, dit-il avec émotion mais vous m'avez dit la vérité ; je vous en remercie, je ne m'appartiens pas ; je n'ai pas le bonheur d'être un simple gentilhomme ; de pouvoir à mon gré jouer ma vie sur un coup de dé. Ma mort serait le signal de la perte et de la ruine de tous les hommes de cœur qui ont embrassé la cause sainte de la religion, je me dois à eux, je ne puis mourir, je vivrai donc ; pardonnez-moi un moment de faiblesse, mes braves amis, j'étais fou ; je consens à fuir.

— Oh ! monsieur le duc ! s'écrièrent les gentilshommes en s'élançant vers lui, prenant et baissant ses mains avec transports...

— Avec vous à notre tête, nous vaincrons ! s'écria le comte de Luc avec enthousiasme.

— Mais, comment fuir ? demanda avec inquiétude le duc de la Force.

— Me prenez-vous pour un niais, mon cher duc ? reprit Bassompierre, ou croyez-vous que je ne sois venu ici que dans le but seulement de vous raconter des histoires ? la fuite de monsieur de Rohan est préparée. Ne suis-je pas, heureusement pour vous tous, colonel général des Suisses et Grisons ? c'est moi qui commande la ville, seulement nous n'avons pas un instant à perdre. Dans une heure peut-être il serait trop tard ; la présence du duc est soupçonnée à Paris ; puisque j'ai deviné sa retraite, d'autres peuvent la deviner aussi.

— Parlez François, que faut-il faire ?

— Je suis venu avec mon carrosse, il stationne dans la cour, vous allez endosser un uniforme suisse, voici une dépêche pour Corbeil où se trouvent quelques troupes, il va sans dire que cette dépêche ne signifie rien. Vous accompagnerez mon carrosse, à cheval ; je visite les postes de la ville. En arrivant à la porte Saint-Marcel, je vous remettrai la dépêche, et vous partirez.

— Oui, cela est certain ; s'écria le duc, pas de dangers à craindre.

— Et moi ? demanda Lectoures.

— Toi, fit le duc, tu me rejoindras.

Et il lui dit quelques mots à voix basse

— Bien ! murmura Lectoures d'un air satisfait.

— Maintenant le costume ? dit M. de Rohan.

— Le voilà, répondit le duc de la Force, qui venait de recevoir des mains de son secrétaire.

M. de Rohan passa derrière un paravent et procéda immédiatement à sa toilette.

— Un cheval est préparé ; ajouta le duc de la Force.

— Alors, tout va bien, fit Bassompierre en riant. C'est le « croquant » de Luyes qui va être vexé, je m'en réjouis d'avance ! Voyons, y sommes-nous, Henri, le temps presse ?

— Me voilà, François, me voilà répondit le duc en reprenant son habit.

Il était méconnaissable.

— Parfait ! maintenant, nous pouvons partir. Bien fin sera celui qui nous attrapera.

— Deux minutes encore, François, j'ai quelques mots à dire à ces messieurs, et je suis à toi ?

— Fais vite.

— Messieurs, que mon départ ne vous empêche point de remplir le devoir que vous vous êtes imposé. La condamnation inique dont ont voulu me flétrir, doit être pour vous un stimulant. Si l'on nous y oblige, nous résisterons. Avant dix jours, vous recavrez de mes nouvelles ; peut-être reprendrons-nous le harnais, mais vive-Dieu ! je vous le jure, amis si l'on nous contraint à la guerre, nous la ferons rude, non pas au roi que nous aimons et respectons, mais à ses indignes favoris qui le trompent et ruinent notre malheureux pays.

— Amen ! dit gaiement Bassompierre.

— Profitez, messieurs, de la journée qui vous reste pour voir vos amis, vous entendre avec eux et interroger l'opinion publique. Si le peuple nous suit, notre triomphe est assuré ; maintenant séparons-nous. Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir ! Soyons prêts à tout événement ; avant dix jours, de nouveau nous serons réunis ; cette fois pour ne plus nous séparer, mais pour vaincre ou mourir ensemble. Venez tous me donner l'accolade.

Les gentilshommes protestants embrassèrent le duc en pleurant et en lui réitérant l'assurance d'un dévouement à toute épreuve.

— Maintenant, Bassompierre, je suis prêt ? dit le duc.

— Parlons, alors.

— Au revoir, messieurs, à bientôt !

— Au revoir ! s'écrièrent d'une seule voix les gentilshommes.

Le duc de Rohan fit un dernier geste affectueux de la main et sortit sur les pas de Bassompierre.

Cinq minutes plus tard, on entendit le roulement d'un carrosse.

— Il est parti, dit le duc de la Force d'une voix profonde, Dieu le protège !

— Dieu le protège, répétèrent, tous les gentilshommes avec émotion.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

## LA DAME DE PIQUE

ou

LE NIHILISME EN RUSSIE.

CHAPITRE VII

LE COMITÉ SECRET

— Nadiège Pétrovna, répondit-elle, fille d'un martyr de la tyrannie et désireuse de venger son père.

— Que demandes-tu ?

— A être admise au nombre des membres du comité secret, si ses membres me jugent digne de leur confiance.

— Tu sais à quoi tu t'engages ?

— Je le sais.

— Te soumetts-tu à tous nos règlements les plus rigoureux ?

— A tous.

Il se fit un instant de silence, après lequel, sur un signe du président, un des assesseurs, toujours masqués, se leva et lut à haute voix ces statuts exigeant haine à Dieu, haine aux rois, haine à la société, abnégation complète de l'individu, obéissance absolue, discrétion à toute épreuve, toujours et partout sous peine de mort.

— Tu as entendu ? fit alors le premier chef.

— J'ai entendu.

— Persistes-tu dans ta volonté ?

— Je persiste.

— Alors, approche et jure.

La barrière s'ouvrit, Nadiège fit quelques pas et s'arrêta devant le billot, sur lequel on venait de déposer le livre terrible entre deux poignards.

— Pose la main sur le livre, ordonna le président.

Elle obéit.

Les deux hommes debout se rapprochèrent alors et levèrent sur sa tête leurs haches menaçantes.

— Un de nos frères va te lire le serment qui t'enchaîne, répète après lui, mot pour mot, reprit le président.

Ce serment était horrible ; la Sibérienne le répéta sans pâlir, avec une voix timbrée, presque métallique, et une expression de haine à donner le frisson.

Alors les haches s'abaissèrent et le président se leva.

— Nadiège Pétrovna, dit-il alors, tu as cessé d'exister comme membre d'une société qui va tomber sous nos coups ; ton nom même ne t'appartient plus, pour le Comité tu es LA DAME DE PIQUE, « Pikoïna dame ; » c'est de ce nom que tu signeras quand il y aura quelque chose à signer. Maintenant nous n'avons plus de secrets pour toi, regarde-nous et reconnais-nous.

En achevant ces paroles, il frappa dans ses mains, et arracha son masque.

— Nubius, dit-elle.

— Oui, Nubius, connu par la vulgaire sous le nom de Terakanof, juge au tribunal de Saint-Pétersbourg.

Un second masque tomba.

Nadiège hésita un instant ; où donc avait-elle vu ce petit homme à figure insignifiante et grassouillette, toujours souriant d'un sourire faux et obséquieux.

— Ignotus, fit-il, en arrondissant les épaules, Ignotus, ici, mais le baron Gunterwald, attaché à la police secrète de Sa Majesté Alexandre, Empereur de toutes les Russies, et chargé de diriger ou plutôt d'égarer les recherches de mon excellent chef, le général Dreitheln, me reconnais-tu ?

— Parfaitement, à présent.

— Et moi ? fit le second assesseur, en se découvrant le visage.

— Le docteur... fit-elle, stupéfaite.

— John Edward pour vous servir, docteur anglais, attaché au service du palais, médecin et confident de nombre de hauts personnages et fort bien placé par la nature de ses fonctions pour connaître certains secrets qui ne sont pas sans utilité, mais je n'ai pas de nom particulier ici, je signe doctor, c'est plus simple et tout aussi peu compréhensible pour le public.

La reconnaissance continua, après le docteur anglais et l'employé allemand, venait un juif du Gastinoï-Dvor, marchand de pelleteries et changeur, Eliezer, dont le fils Abraham, incorporé dans un régiment d'où il avait déserté deux fois en face de l'ennemi, avait été battu de verges jusqu'à la mort. En entrant dans le comité auquel sa haute influence sur ses corréligionnaires et

l'intensité d'une haine inextinguible le recommandaient, il avait pris le nom de Vindex.

Les autres avaient des personnalités plus effacées ; l'un était Vassili Sabourof, sénateur perdu de dettes et de vices ; un second Pehlénsko, avocat, fils du popo Dmitri Timofévitch ; des deux exécuteurs des hautes œuvres, le premier était un sous-officier de cosaques, le second un ingénieur italien attaché au service du chemin de fer d'Orianaubau.

Dès que le serment avait été prêté, les deux exécuteurs s'étaient empressés d'enlever le tapis rouge, les masques, à mesure qu'on les déposait, les armes et autres symboles, qu'ils firent disparaître dans une caisse cachée sous un plancher à demi disjoint par l'humidité et l'abandon.

La séance continua alors sans tout cet appareil fantasmagorique dont Nadiège s'était si peu ému, et prit pour elle une tournure véritablement intéressante, parce qu'elle lui donna enfin les renseignements positifs qu'elle cherchait depuis longtemps.

Ce fut Nubius qui se chargea de l'instruire, par une exposition claire et nette, du but de la société, des forces dont elle disposait, de ses ramifications à l'extérieur, de son programme et de ses besoins.

— Sœur, lui dit-il, la faisant asseoir devant la table, sur laquelle étaient posées deux cartes, l'une d'Europe, l'autre de Russie, soigneusement pointées ; tu as pu, en reconnaissant notre comité directeur, remarquer que non-seulement la Russie, mais l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie y sont représentés ; que cela ne t'étonne pas, le Nihilisme n'est pas une doctrine russe, il porte ce nom en Russie, mais ce n'est qu'une fraction de l'être abstrait qui s'appelle Révolution. Notre but n'est pas, en effet, de changer seulement la face de l'Empire, mais de faire table rase de tout ce qui, à présent, existe dans le monde sous le nom de religion ou de société.

Notre comité n'est donc pas, comme tu pourrais le croire, un foyer isolé d'action, agissant par lui seul et n'étendant sa sphère de renversement que dans les limites de l'Empire du tzar.

Regarde cette carte l'Europe, mieux que mes paroles elle te fera comprendre notre organisation :

Chaque capitale est marquée d'une étoile rouge ; chacune de ces étoiles a un nom. En Russie, nihilisme ; en Italie, carbonarisme ou garibaldisme ; à Berlin, socialisme ; à Paris, communisme ; chacune de ces autres se rattache d'une manière plus particulière à d'autres centres plus petits, marqués par une simple croix rouge ; loges, ventes, sociétés secrètes, clubs, associations populaires et autres disséminées sur la surface des royaumes, des empires ou des républiques, et les couvrant particulièrement en Italie, en France, en Espagne et en Allemagne d'un réseau serré, sorte de filet invisible, des mailles duquel il sera bien difficile à la société de s'échapper.

Ce filet est celui de la franc-maçonnerie universelle, que tu pourras retrouver en Asie, en Amérique et même en Afrique.

Jusqu'ici, l'Angleterre et la Russie sont les moins enveloppées dans ce réseau pensant et agissant. Cela viendra, il faut que cela vienne.

S'exagérer nos forces serait une sottise ; sous le règne de Nicolas nous n'existions pas et nos cartés faisaient tâche dans la géographie de la libre-pensée, comme ces contrées inexplorees du centre de l'Afrique, dont la vaste surface, laissée en blanc par les géographes, portait il y a quelques années pour toute indication ces mots : « terres inconnues. »

Depuis l'avènement du tzar actuel nous sommes nés, nous avons grandi et multiplié ; malgré ces progrès nous sommes faibles, très-faibles encore.

Les mailles de notre filet, non-seulement sont lâches, mais peu résistantes. Nous manquons à la fois de tête et de bras.

En voici la preuve.

Nubius déroula la carte de l'Empire Russe.

— Quoi ! pas plus d'étoiles que cela ! s'écria douloureusement Nadiège.

— Pas davantage, et encore ces étoiles sont-elles tout au plus de quatrième grandeur. Six sont un peu plus fortes que les autres et brillent à Saint-Petersbourg, Moscou, Kazan, Biel, Odessa et Kharkof ; les autres ne sont que de simples croix, des foyers à l'état d'embryons, dans quelques villes de second rang, ailleurs, quand il s'y en trouve, nos frères forment à peine des groupes de cinq ou six individus.

Ces révélations satisfaisaient peu la Sibérienne, qui jusqu'à présent s'était faite singulièrement illusion sur la force de l'armée du mal.

Elle essaya une objection.

— Cette carte n'est peut-être pas très-complète, dit-elle, je vois en blanc trois fractions de l'Empire où, cependant, les mécontents ne doivent pas manquer. Les provinces de la Baltique d'abord, où se trouve la célèbre université du Dorpat, les étudiants fournissent partout de nombreuses recrues, puis la Pologne si hostile à l'empire, et enfin la Sibérie, dont je l'affirme par expérience, les malheureux qui l'habitait ne demandèrent pas mieux que de se soulever.

Tarakanof secoua la tête.

— Tu te trompes, sœur, dit-il ; dans les provinces allemandes il n'y a, pour le moment, rien à faire ; elles jouissent des privilèges étendus qu'elles ne veulent pas perdre ; dans la Pologne catholique, encore moins, la population tient trop à sa religion maudite et à ses prêtres, dont l'enseignement l'abrutit, pour accepter, même au prix de sa délivrance, le concours de ceux qui, comme nous, proclament la déchéance de la religion et de Dieu ; quant à la Sibérie, quelle possibilité y aurait-il d'y organiser des sociétés et de communiquer avec elles ?

— Tu oublies, frère, qu'elle est peuplée de sectaires ; Ras-kolniki, Scoptsi et autres victimes de leur attachement à leurs croyances, qui ont en horreur non-seulement la religion grecque-russe, mais la personne de l'Empereur, qu'ils regardent comme l'antechrist.

— Hélas ! sœur, tu oublies, soupira le docteur anglais, que les gens dont tu parles sont, eux aussi, des fanatiques, les pires de tous les sectaires qui, ayant tout sacrifié à leurs superstitions, ont en exécration nos principes et se regarderaient comme dignes des plus grands supplices de leur enfer s'ils s'alliaient avec nous.

— Si tout le monde est contre nous, que pouvons-nous donc faire ? s'écria-t-elle avec emportement.

— Tout le monde n'est pas contre nous, reprit le tchinov-nick Gunttervald, et l'acquiescement de Vera en est la preuve évidente.

— Cet acquiescement est un escamotage, fit-elle, pas davantage ; pensez-vous, vous tous qui êtes ici, que le peuple qui a joué un si grand rôle dans cette échauffourée, eût porté cette Vera en triomphe s'il eut vu le dans le verdict du jury autre chose qu'un tour désobligeant à la police qu'il déteste, et non un acte hostile contre cet empereur, qu'il adore plus qu'il n'adore Dieu ?

Nubius sourit comme il savait sourire :

— Voilà justement en quoi consiste l'habileté du conspirateur, dit-il, se faire aider par ceux qui les haïssent et les combattent s'ils les connaissent tels qu'ils sont. C'est là le grand secret des loges maçonniques en France et en Italie, afficher la modération, la philanthropie, la religiosité au besoin, arriver à son but par des voies détournées, corrompre peu à peu, semer prudemment le doute là où règne la foi, dissoudre lentement la société par des écrits habilement perfides, miner sourdement le respect de l'autorité, sans avoir l'air de s'attaquer à l'autorité, creuser le sol sous les fondements, s'attirer la confiance, puis, s'il en est besoin, étonner parfois par des coups inattendus et répétés pour persuader de sa force, effrayer les trembleurs en augmentant la confiance de ceux, et ils sont nombreux, qui, dans tout pays, sont prêts à embrasser le parti du plus fort.

— Mais si la Russie est si arriérée, objecta Nadiège.

— Quand le sol est bien préparé, le grain confié à la terre germe vite, reprit le juge. La Russie est arriérée, c'est vrai, mais le reste de l'Europe est prêt; vaincue une première fois en France, la révolution a décapité ses forces en touchant la terre; les sociétés secrètes se multiplient partout; les poignards s'aiguisent, le vent qui souffle de l'occident par la voie des journaux, des brochures secrètes et des pamphlets dont Londres et Genève nous inondent, nous apporte par larges brises les idées nouvelles, sous ce souffle puissant, nos écoles et nos universités se transforment, les Centres se multiplient; ni douanes, ni barrières, ni cordons sanitaires n'arrêtent l'invasion du progrès; les classes éclairées sont avec nous, le clergé ne croit plus, la haute société, gâchée au scepticisme, est imbuë de cet esprit frondeur qui fut le signal de la grande révolution de 1793; l'armée, fortiment travaillée, commence à s'ébranler sinon par la base au moins par le sommet; la petite noblesse, ruinée par l'émanicipation, est avec nous; le peuple seul résiste en opposant sa force d'inertie, mais murmure contre des chefs qu'il est facile de lui faire croire en hostilité avec son empereur. Nous avons des intelligences partout, les secours nous arrivent de toute part, l'exemple nous est donné par les peuples voisins; en France, les trônes sont tombés; à Rome, la révolution a brisé la puissance des papes; en Espagne, l'armée fait et défait les rois comme le faisaient les prétoriens à la chute de l'empire romain, la religion croule, les rois peuplent l'exil, la terre tremble, courage et confiance, le règne de Nihil est assuré dans un prochain avenir. Mort à Dieu! Mort aux tyrans!

En prononçant ces dernières paroles, Nubius s'était presque transformé, son regard rayonnait de haine triomphante, son visage pâle s'était empourpré, il avait, comme la pythonisse, l'écume aux lèvres, et ses yeux brillaient d'un feu sombre sous ses sourcils contractés.

Haltant, il se rassit, essuya son front ruisselant de sueur, puis changeant tout à coup de ton:

— J'ai dit ce qui arrivera, certainement, et dans un avenir prochain. Mes frères, je vous adjure, ne compromettez pas le succès par des imprudences, multipliez les centres, augmentez le nombre des affiliations, faites-vous des adeptes, surtout dans les rangs de la police, des ministères, des douanes, des finances, tâchez de gagner à nos idées des personnes riches, notre œuvre demande de l'or, beaucoup d'or, surtout pas de honteuses capitulations avec notre devoir, sacrifions nos personnes, celles de nos amis, nos enfants s'il le faut au triomphe de l'idée. Ne reculons ni devant ce que le vulgaire appelle le mensonge, le parjure, la trahison, ni devant le meurtre et l'incendie. Trop de rois sont encore debout, leur temps est venu, il faut qu'ils tombent.

— Ils tomberont, répondit de nouveau Ignotus. Dans leur dernière réunion, nos frères allemands, gardiens de la vraie lumière, ont condamné à mort l'empereur Guillaume.

— Celui qui doit le frapper est-il désigné? demanda le docteur.

— Il est désigné par le sort, fit le baron, et doit déjà être arrivé à Berlin.

— Les rois d'Espagne et d'Italie ont une première fois échappé à notre justice, elle les poursuivra sans relâche, reprit Nubius. Nous voulons que le terrain se déblaye.

— A quand Alexandre? gronda Vindex l'israélite.

— Son tour viendra, frère, mais en ce moment il n'y a pas à y songer, répondit le président.

— Moi, j'y songe toujours, fit le fils d'Abraham.

— Frères, reprit Nubius, il est temps de nous retirer; à mardi notre prochaine réunion dans notre local ordinaire; j'y conduirai notre sœur et j'aurai probablement à vous proposer l'admission d'un français.

## CHAPITRE VIII

### LES SUITES D'UNE SOIRÉE

Lorsqu'à deux heures du matin, la comtesse rentra à son hôtel, elle trouva Nadiège lisant avec un calme parfait un de ces romans immoraux qui, sous prétexte de peindre au vif la société décrient tout ce qu'elle renferme de respectable, et sont dans tous les pays les auxiliaires les plus puissants de la révolution.

— Quoi! pas encore couchée, s'écria Fœdora en venant s'asseoir près de son amie.

— Je n'aurais pas pu dormir avant de t'avoir revue, chère amie, tu le sais bien, fit Nadiège en embrassant son amie.

— Tu es trop bonne, répond celle-ci, et je me reproche de t'avoir laissée ainsi seule.

(A CONTINUER).

## AVIS.

A la demande d'un grand nombre de nos lecteurs, afin de permettre à ceux qui n'ont pas encore payé de gagner les 50 pour cent accordés aux souscripteurs ayant payé dans le cours des trois premiers mois de leur abonnement, nous avons résolu de prolonger le temps jusqu'au 1<sup>er</sup> juin prochain.

Les personnes qui ont l'habitude de nous payer en timbres de poste seraient bien aimables de nous envoyer (autant que possible) que des timbres de la valeur d'un cent et d'un demi cent.

## “ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois:  
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
Payable dans le cours des trois derniers mois:  
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 16 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boîte 1586, B. de P. Montréal.

60, Rue St. Gabriel